



Société Béninoise de  
Philosophie (So . Bé . Phie)

# Revue Béninoise de Philosophie et de Sciences Humaines



N° 01-2016

**LA SOCIETE BENINOISE DE PHILOSOPHIE**

**REVUE BENINOISE DE PHILOSOPHIE  
ET DES SCIENCES HUMAINES**

**N°01-2016**

**REVUE BÉNOISE DE PHILOSOPHIE  
ET DES SCIENCES HUMAINES**

**DIRECTEUR DE PUBLICATION**

Vincent AYENA, M. C. (BENIN)

**COMITE SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE**

**Pr. Paulin J. HOUNTONDI** (BENIN) ; **Pr. Albert NOUHOAYI** (BENIN) ; **Pr. Thiémélé Ramsès BOA** (CÔTE-D'IVOIRE) ; **Pr. Aloyse N'DIAYE** (SENEGAL) ; **Pr. Albert TINGBE AZALOU** (BENIN) **Pr. Christophe S. HOUSSOU**, (BENIN) ; **Pr. Maxime DA CRUZ**, (BENIN) ; **Pr. Paulin HOUNSOUNON-TOLIN**, (BENIN) ; **Pr. Pierre NAKOULIMA** (BURKINA-FASO) ; **Rogatien TOSSOU** (BENIN) ; **Ariane DJOSSOU SEGLA M. C.**, (BENIN) ; **Gervais KISSEZOUNON M. C.**, (BENIN) ; **Eustache R. K. ADANHOUNME M. C.**, (BENIN) ; **Rogatien SEGLA M. C.**, (BENIN)

**SECRETAIRE DE REDACTION :**

**Dr Désiré MEDEGNON**

---

**CONTACT :**

**Revue de Philosophie et de Sciences Humaines**  
**Société Béninoise de Philosophie**  
01 BP : 896 Cotonou (Bénin)  
Téléphones : 67 10 19 94/95 56 03 38/ 96 64 57 79  
E. mail : [demedesirs@gmail.com](mailto:demedesirs@gmail.com)/[fokounde@yahoo.fr](mailto:fokounde@yahoo.fr)

©So.Bé.Phie, Cotonou, Juin 2016

N° 01-2016, ISSN : 1840-8524

Tous droits réservés

**SOMMAIRE**

<b>Editorial</b> .....	<b>5</b>
KANT ET LA PUISSANCE DE L'INFINITUDE .....	<b>7</b>
<b>Kléber BONON</b>	
DU BON USAGE DE " L'ANARCHISME THÉORIQUE" .....	<b>23</b>
<b>Désiré MEDEGNON</b>	
SYSTEME D'ACTION CONCRET ET JEUX D'ACTEURS SUR L'AXE ROUTIER COTONOU-LOME .....	<b>39</b>
<b>Raymond B. AHOUANDJINOU et Koami GOUTON</b>	
POURQUOI CONTESTER EN REPUBLIQUE ? .....	<b>59</b>
<b>Dègbédji Gad-Abel DIDEH</b>	
LA SOCIALISATION A L'EPREUVE DE LA TECHNOSCIENCE .....	<b>75</b>
<b>Jacques Epiphane Bio GUERRA</b>	
LE DROIT ET LES NOTIONS MORALES : QUAND LA JURIDISATION HANDICAPE.....	<b>91</b>
<b>Yaovi Mathieu ACCROMBESSI</b>	
JEAN-PAUL SARTRE : DE LA MAUVAISE FOI A LA RESPONSABILITE DU POUR-SOI .....	<b>107</b>
<b>Béatrice Afiavi AGBO</b>	
LA THEORIE DE LA NATURE HUMAINE "A-SEXUEE" : LE REGARD DE SOCRATE .....	<b>119</b>
<b>Dr Ariane DJOSSOU SEGLA</b>	
ACTION SOCIALE ET CONSTRUCTION DE L'ETAT : ELEMENTS POUR UNE REAPPROPRIATION DU SOCIAL DANS LES POLITIQUES PUBLIQUES AU BENIN .....	<b>137</b>
<b>Patrick HINNOU</b>	
LA RIPOSTE DES ACTEURS ETATIQUES ET LOCAUX A LA MENACE DES CHANGEMENTS CLIMATIQUES AU BENIN .....	<b>155</b>
<b>Timothée Codjo TOGBE, Vignon D. BEDIE, Bell'Aube HOUINATO, Abou-Bakari IMOROU</b>	
LA POLYANDRIE: FAIT CULTUREL OU CHOIX EXISTENTIEL ? ....	<b>175</b>
<b>Adolé Félicité AKUESON</b>	
L'OUVERT, PRETEXTE A L'IMPOSITION DE LA DEMOCRATIE ET A LA PROMOTION DE L'IMPERIALISME OCCIDENTAL .....	<b>191</b>
<b>Francis Maxime OKOUNDE</b>	

LA PROCRÉATION EN AFRIQUE : ASPECTS SCIENTIFICO-MYSTIQUES ET DÉFIS .....	205
<b>Thomas H. EDEA</b>	
INOBJECTIVABLE ETRE HUMAIN : LECTURE DES « CERTITUDES NEGATIVES » DE JEAN-LUC MARION .....	223
<b>TECHOU ROLAND</b>	
DE L'IDEE D'UNE CRISE DES THEORIES DE LA JUSTICE SOCIALE : ETUDE CROISEE DES PENSEES DE SEN ET DE RAWLS .....	237
<b>Ahmed Alladé MAMADOU</b>	

## EDITORIAL

La *Revue Béninoise de Philosophie et de Sciences Humaines* est la revue de la Société Béninoise de Philosophie (So. Bé. Phie.) dont le premier numéro vient de paraître. Dans ses dispositions statutaires, la Société s'est définie comme une association apolitique dont l'un des objectifs est de promouvoir l'enseignement et la recherche en philosophie. Pour ce faire, elle dispose deux supports : un bulletin, le *Bulletin Pédagogique de Philosophie*, consacré à diverses épreuves de philosophie destinées principalement aux apprenants de l'enseignement secondaire, et une revue. Autrefois publiée sous le titre de *Revue de l'Enseignement et de de la recherche Philosophiques*, celle-ci paraît désormais sous l'appellation de *Revue Béninoise de Philosophie et de Sciences Humaines*, pour être en conformité avec les dispositions statutaires de la Société Béninoise de Philosophie. Essentiellement consacrée aux activités de recherche en philosophie et en sciences humaines, la revue est aussi attentive aux productions en pédagogie et en sciences sociales pour manifester l'esprit d'ouverture qui caractérise la philosophie.

Il ne peut en être autrement. Nous sommes à l'ère de la pensée éclatée, où il n'est plus théoriquement et scientifiquement intéressant d'enfermer le monde dans le moule unique d'une discipline, d'une théorie. En bref, l'esprit est à l'ouverture, à la complexité, à la pluridisciplinarité, à l'interdisciplinarité, à la synthèse. Et la revue de la Société Béninoise de Philosophie entend bien refléter cet esprit, l'esprit même des temps modernes où nous sommes submergés par un flot incessant d'études, de recherches, par une succession de paradigmes et de théories auxquels aucune production scientifique ne peut rester indifférente.

**Le Directeur de publication**

## LA THEORIE DE LA NATURE HUMAINE “A-SEXUEE” : LE REGARD DE SOCRATE

*Par Dr Ariane DJOSSOU SEGLA (MC),*

*FASHS /UAC, Bénin*

*E-mail : «djossari@gmail.com»*

---

### **Résumé**

Les débats actuels sur les Droits de l'Homme font état d'une pluralité d'auteurs dont les textes font foi, parce qu'ils sont marqués, non pas seulement, par le sceau de l'écriture, mais surtout par la consistance théorique qu'ils présentent. Et pourtant, il est une évidence que très peu de réflexions dans le domaine des sciences sociales et humaines et surtout en philosophie peuvent se passer de Socrate, bien que ce penseur antique n'ait rien écrit. Son héritage, ses idées, sa méthode, bref, toute sa pensée a été publiée grâce à la crédibilité accordée à ses disciples et contemporains. C'est ce que révèle la recherche sur les sources des théories sur la nature humaine, où la crédibilité des faits et celle des témoins s'entremêlent et orientent le choix dans l'histoire de la philosophie. Partant d'une présentation scolastique des formes de témoignage, cet article renseigne et soumet à l'analyse critique deux aspects de la crédibilité : d'une part, celle qui a conduit l'histoire à retenir le sens du concept de nature humaine à partir de la crédibilité accordée aux témoins de la vie de Socrate ; d'autre part, celle qui, reflétant des préjugés socio-culturels, a orienté la sélection des idées et des préoccupations, et a induit la sous-estimation, voire la perte de thèmes importants, tels que la sexuation dans la quête de la vie morale, la justice dans le domaine privé, la responsabilité familiale, etc.

**Mots clés** : Crédibilité, nature humaine, écriture, théorie, témoins

### **Abstract**

Current debates on human rights show a plurality of authors whose texts are authentic because they are marked by the seal of writing. Yet it is obvious that few reflections in the field of social sciences and especially in philosophy can do without Socrates, although this ancient thinker has written nothing. His legacy, his ideas, his method, in short, all his thoughts was published through the credibility given to his disciples and

contemporaries. This is proved according to the research on the sources of human nature theories, where the credibility on facts and the testimony make confusion and guide the choice in the philosophy history. This presentation is starting from a scholastic forms of testimony which is submitting to the critically analyze of credibility: the first way leads the meaning of human nature coming from credibility given to Socrates living witnesses; The second way is reflecting socio cultural prejudices ,which are guided the selection of ideas and concerns, and which induced underestimation or loss of important topics such as, gendering in the quest for moral life, justice in the private, family responsibility, etc.

**Key Words:** Credibility, human nature, writing, theory, testimony

### **Introduction**

La réflexion sur les droits humains, leur universalité ou pseudo-universalité, ou encore leur spécificité, ne peut se faire sans le retour aux textes des penseurs et/ou philosophes de l'Antiquité grecque. Un tel retour s'impose, comme un passage obligé, pour infirmer ou confirmer une idée. En général, avant tout examen des philosophes politiques, le retour à Socrate surgit, telle une obligation de démarche scolastique. C'est ce que révèle la recherche sur les sources des théories relatives au concept de nature humaine a-sexuée, aux droits liés à la religion ou à la cité, à l'éducation, à la morale, à la justice, etc. En effet, la pensée de Socrate est l'une des plus énigmatiques que l'Antiquité grecque ait présentée.

D'un côté, cette énigme tient à la rareté des sources authentiques ; de l'autre, elle provient du paradoxe de ces sources, mais aussi de toutes les interprétations et doctrines qui en émanent ainsi que de la consistance théorique qu'elles présentent. La conception socratique de la nature humaine a-sexuée est ainsi élaborée à partir de la valeur accordée aux faits et à l'écriture des disciples et contemporains de Socrate.

Quelques questions surgissent cependant et interpellent la crédibilité : Pourquoi l'histoire a-t-elle retenu le sens du concept de nature humaine abstraite, supposée a-sexuée, malgré l'évidence de la sexuation des êtres humains et le rôle social qu'ils jouent ? Pourquoi la sélection des idées et des préoccupations de Socrate par ses témoins reflète-t-elle des préjugés et induit-elle la sous-estimation, voire la perte de thèmes

importants, tels que la sexuation dans la quête de la vie morale, la justice dans le domaine privé, la responsabilité familiale, etc.?

## **1. La nature humaine telle qu'elle se déduit des témoignages sur Socrate**

La pensée de Socrate reste une énigme de l'Antiquité grecque qui provient, d'un côté, de la rareté des sources authentiques et, de l'autre, de la diversité de ces sources. Mais aussi de toutes les interprétations et doctrines qui en émanent. Chercher la pensée socratique de la nature humaine, c'est essayer de percevoir ce qui est probable dans les témoignages, car l'absence d'écrits personnels a prêté tous les masques possibles à ce sage, autant pour ses disciples que pour ses concitoyens, à tel point que sa pensée semble être une fiction. Malgré tout, plusieurs points se recourent, et ils peuvent servir à rendre compte de l'héritage socratique. Intéressons-nous aux témoignages d'Aristophane, de Xénophon et de Platon.

### **1.1 Le témoignage d'Aristophane**

D'après *Les Nuées* de Aristophane (1966), Socrate est un rhéteur, un maître d'éloquence, bref, un sophiste qui voyage dans les airs et médite sur le soleil, qui ne peut parvenir à une connaissance exacte des phénomènes célestes sans avoir suspendu son intelligence et confondu sa pensée subtile avec l'air (Aristophane, 1966 : 162), et qui ne jure que par les dieux. Socrate est un personnage qui entre en relation et s'entretient avec les nuées, les nuées célestes, grandes déesses fournissant le savoir, le raisonnement, l'intelligence, le don d'invention, le bagou, l'artifice oratoire et la pénétration. Il utilise l'art de diviser la pensée en détails selon des règles (Bréhier, 1981 : 73). Socrate le sophiste connaît tout ; il enseigne donc tout ce qui peut être utile aux êtres humains, mais surtout l'art de discourir sur le pour et le contre d'une même thèse, celui de convaincre l'interlocuteur par une affirmation fautive et injuste.

De ce fait, il corrompt la cité et les jeunes esprits. Mais quelle est la conception de la nature humaine d'un tel savant ? La nature humaine, telle qu'elle se déduit des leçons du Socrate d'Aristophane, est celle d'une nature d'homme, entendons celle du mâle de l'espèce humaine, et elle a plusieurs faces. C'est une nature sujette à des changements ou à des variations, une nature qui affirme une chose dans une situation donnée, et une autre dans une autre situation, lorsqu'une telle affirmation lui permet de remporter une cause. Cette nature humaine est donc changeante ; elle évolue dans le mal, et préfère l'injustice à la justice. L'adage d'une telle nature serait « la fin

justifie les moyens ». C'est d'ailleurs ce que réclame le vieux Strepsiade, selon Aristophane (1966) dans le choix d'éducation qu'il exige pour son fils, lorsqu'il sent le besoin de brimer ses créanciers :

Socrate : Eh bien, quoi ? Veux-tu emmener ton fils ici présent, ou me le laisser pour que je l'instruise dans l'art de la parole ?

Strepsiade : Instruis-le, châtie-le, et souviens-toi de bien lui affiler la langue, aiguise un côté pour les petits procès, et l'autre côté de la mâchoire pour les grosses affaires.

Socrate : Sois tranquille ; quand tu l'emmèneras il sera un habile sophiste.[...] Aussi tu pourras gagner n'importe quel procès .

Mais le témoignage d'Aristophane, selon ses commentateurs, est inacceptable sur un certain nombre de points, et plusieurs historiens de la philosophie le rejettent. Certes, il est un contemporain de Socrate, mais il présente le Socrate de quarante-sept ans qui, pour lui, est un exemple de toute une classe d'individus que sont les sophistes. Aristophane fait porter à Socrate le masque de sophiste afin d'atteindre son but, celui de ridiculiser, par une satire sociale, les savants corrupteurs de l'époque. Il attire l'attention des Athéniens et les pousse à réagir par ses satires ; son but est ainsi différent de celui des autres témoins. Selon Alfonsi (Aristophane, 1966),

L'élément vital de la comédie d'Aristophane, c'est qu'elle s'arroge le droit de tout critiquer librement. La matière du poète c'est toute la vie de son temps ; son œuvre est le fidèle miroir de la vie athénienne. [...] Il attaque sans ménagements, inlassablement, tous les chefs du peuple [...] Il est l'ennemi des politiciens et des démagogues. Il raille les institutions, le Sénat, l'Assemblée, les magistrats, les tribunaux, le peuple, ce Démos, éternelle victime de tous les profiteurs de la parole. [...] Socrate n'était pour lui que le représentant d'une classe d'hommes qui savaient les institutions.

Or, par son enseignement et sa vie tels qu'ils sont présentés par les historiens de la philosophie, Socrate a donné une autre dimension à l'humanisme de son époque et a rompu avec la recherche des principes premiers des choses. Déçu par la course des sophistes au gain et au succès

- tout en retirant ce qui lui paraît utilisable dans leur enseignement il a fait de l'inscription du temple de Delphes « connais-toi toi-même », la règle principale de son éthique (Xénophon, 1949 : IV, 2, 24). De Prodicos, Socrate tire des leçons sur la nature de l'être humain et les misères de

celle-ci. Pour Prodicos, les maux de l'existence l'emportent sur les biens, et c'est en souffrant que l'être humain commence sa vie ; il n'a que le secours des cris pour faire connaître ses besoins, et pour exprimer ses malaises. Le moyen sûr d'oublier tant de misères est de travailler à être quelqu'un de bien. À la suite d'Anaxagore, Socrate en vient à considérer l'Intelligence divine comme responsable de l'ordre universel ; ce qui le pousse à délaisser les spéculations sur l'origine et le principe des choses (Meunier, 1965). Ainsi, toute sa vie, Socrate a concilié ces leçons à son génie pour s'étudier lui-même, et pour éduquer les Athéniens, victimes de la guerre du Péloponnèse et de la peste, et dont les mœurs sont corrompues (Piat, 1912 : 48-50). En ce sens, la connaissance de l'être humain par lui-même permettra de corriger les mœurs décadentes de la patrie. Socrate s'engage à faire une œuvre morale, civique. Par la reconnaissance de son ignorance, par sa méthode, la maïeutique, de même que par son enseignement libre et gratuit et par son but, ce philosophe ne saurait être assimilé aux sophistes.

Contrairement à ces derniers, il n'a pas de thèses préétablies et préconçues à faire juger ; « il prétend seulement faire en sorte que chacun devienne son propre juge » (Bréhier, 1981). Il faut se connaître, et pour le faire, il faut un moyen de distinguer et de respecter les attributs de la nature humaine. Il faut savoir obéir au meilleur de soi-même, c'est-à-dire à la raison ; car cesser de raisonner, c'est renoncer du coup à la vie intellectuelle et à la vie morale, et par suite à la dignité de la nature humaine. L'être humain doit utiliser sa raison pour comprendre ses actes, ceux des autres et sa vie d'humain, afin d'éviter ce qui lui est néfaste.

Une vie sans interrogation et sans examen de soi-même ne vaut pas la peine d'être vécue (Platon, 1963 : 38), elle n'a de sens qu'à travers l'usage de la réflexion. Ainsi donc, le caractère spéculatif que possédait autrefois la philosophie est dépassé chez Socrate, elle devient une science éminemment pratique. Mais, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, les commentateurs n'endossent pas Aristophane. Voyons si le témoignage de Xénophon modifiera cette interprétation.

## **1.2 Le témoignage de Xénophon**

Le but de Xénophon est de rassembler les souvenirs qu'il a gardés de la vie et de l'enseignement de son maître, et de faire voir combien il était utile à ses disciples : c'est un témoignage essentiellement valorisant. Socrate y est présenté comme le modèle de l'honnête homme, le bon

conseiller qui a foi en son démon personnel, qui a mené une vie morale exemplaire. Il a enseigné sans corrompre et a été injustement condamné ; mais il est resté serein devant la mort. Selon Xénophon (1949) dans *Les Mémoires*,

Il conseillait souvent à ses disciples de faire ceci, de ne pas faire cela, parce que son démon lui avait donné tel ou tel avertissement. [...] Il vécut sans cesse au grand jour. Le matin, il allait dans les promenades et les gymnases ; à l'heure où le marché bat son plein, on le voyait au marché, et il passait toujours le restant de la journée à l'endroit où il devait rencontrer le plus de monde. [...] Il ne discutait pas non plus [...] sur la nature de l'univers et ne recherchait point comment est né ce que les philosophes appellent le monde, ni par quelles lois nécessaires se produit chacun des phénomènes célestes.[...] Lui, au contraire, ne s'entretenait jamais que des choses humaines. Il examinait ce qui est pieux ou impie, ce qui est beau ou honteux, ce qui est juste ou injuste, ce qu'est la prudence ou la folie, ce qu'est le courage ou la lâcheté, ce qu'est l'État et l'homme d'État, ce qu'est le gouvernement et l'homme qui a le don de gouverner, et toutes les autres choses dont la connaissance faisait, selon lui, les hommes bons et beaux.

À en croire ce disciple, Socrate est tout le contraire d'un sophiste ; il est l'image vivante d'une vie pure, et il est doué d'une force de caractère enviable : « Il n'en a pas moins déployé la force de son âme ; car, quand il eut reconnu qu'il valait mieux pour lui mourir que de vivre encore, il garda la même contenance qu'il avait montrée en présence des biens de la vie, et il ne faiblit point non plus devant la mort : il attendit et la reçut avec joie » (Xénophon, 1949 ). Quelle conception de la nature humaine peut-on découvrir chez le pieu et honnête Socrate de Xénophon? Elle peut être analysée en deux volets : dans chaque être humain capable de réflexion, et donc susceptible d'accomplir un bon acte moral pour lui-même et pour la société ; et à travers la vie exemplaire du sage. Les êtres humains, selon Socrate, sont les plus choyés de toutes les créatures des dieux puisqu'ils ont, avec le corps, une âme, la plus parfaite, qui reconnaît l'existence des dieux et leur rend un culte, qui est capable de se prémunir contre la faim, la soif, le froid ou le chaud, qui a une langue capable d'articuler, donc de parler, et qui possède une mémoire qui lui permet de garder tout ce qu'elle a vu, entendu ou appris (Xénophon, 1949). L'être humain est défini, ici, par la référence à son âme, puisque c'est par les aptitudes et les affections de celle-ci que sa nature est déterminée. De même, la vie humaine est, en comparaison de la vie animale, semblable à celle des dieux ; et la nature

humaine est supérieure à celle des animaux à cause de l'âme humaine (Xénophon, 1949). Mais cette nature humaine n'est pas régie uniformément chez tous ; sa beauté et sa bonté s'observent selon l'âge, les lieux et l'usage (Meunier, 1965 p. 34) et ce qu'on en fait, c'est-à-dire relativement aux choses. Il faut donc, dit-il, prendre les gens compte tenu des dons naturels, et chaque être humain, comme les animaux d'ailleurs, possède des aptitudes innées qui peuvent être affermies par une éducation ou corrompues par de mauvaises actions. « Ne sais-tu pas, -affirme Socrate- que ceux à qui la nature a donné les corps les plus faibles deviennent, en s'exerçant aux travaux, supérieurs aux plus robustes qui ont négligé de s'entraîner, et qu'ils supportent ces travaux plus aisément qu'eux ? » (Xénophon, 1949). De même que les animaux, qui deviennent meilleurs ou pires selon qu'on les dresse bien ou qu'on les néglige. Les hommes les mieux doués, qui ont l'âme trempée et sont les plus actifs dans les entreprises, deviennent les meilleurs et les plus utiles, s'ils ont reçu de l'instruction et ont appris ce qu'ils doivent faire ; car ce sont eux qui font le plus de grandes actions ; mais, s'ils restent sans éducation ni instruction, ils deviennent les plus mauvais et les plus nuisibles (Xénophon, 1949).

Socrate le sage présente la nature humaine comme commune à tous les êtres humains, ceux qui vivent, parlent et discutent de tout sujet, de la piété comme de la bonne chère, bref, agissent comme membres de la société, et qui restent maniables par l'éducation. Elle est aussi une nature connaissable, et doit l'être pour l'individu lui-même, afin d'atteindre à l'harmonie du bon et du bien au niveau individuel et social. Pour cela, Socrate le sage recommande la vertu, et il donne des conseils à toute la cité, du plus jeune au plus âgé, du plus humble citoyen au plus riche, de la femme acariâtre à la courtisane. Les meilleurs êtres humains sont, pour lui, ceux qui font bien leur métier. Toutefois, Socrate le sage ne s'est pas limité aux choses du commun, il renseigne sur les vertus, la tempérance, l'ignorance et la science. La justice et les autres vertus se confondent avec la science et lui sont identiques (Xénophon, 1949).

Etre vertueux, ce serait pour lui être savant. En conséquence, l'être humain, par la recherche de sa conservation, tend vers le bien et ne se préoccupe que de l'utile et de l'avantageux, il se garde du mal, ceux qui font le mal étant, pour Socrate, des ignorants et des intempérants. Mais si ces caractères communs aux êtres humains ne sont pas toujours apparents, il y a lieu de respecter les règles sociales qui sont, en réalité, des prescriptions

divines. Le citoyen honore les dieux, s'engage à respecter les obligations du mariage s'il le contracte, et à subvenir aux besoins de sa famille. La mère fait ce qui lui revient dans l'éducation de l'enfant, et ce dernier doit obéissance et respect à ses parents. Tous se doivent de pratiquer la vertu en tout. Au sujet des deux sexes, la nature de la femme n'est pas inférieure à celle de l'homme, sauf pour l'intelligence et la force physique, et un mari ne saurait juger de l'incapacité de son épouse que s'il lui a auparavant enseigné ce qu'elle doit faire (Xénophon, 1949, *Économique*). La nature humaine se diversifie lorsqu'elle est représentée dans le social. Ainsi, le fait de conseiller les courtisanes, de rappeler la force et l'intelligence pour différencier l'homme de la femme, montre à quel point Socrate, chez Xénophon, reste visiblement attaché à certains préjugés de son milieu, et qu'il voit l'être humain à travers l'Athénien. Mais si telle est la nature humaine, quel reflet en donne la vie personnelle de Socrate ?

Xénophon nous le présente comme un bon citoyen et un bon éducateur, respectant les lois et honorant les dieux de la cité, se réjouissant dans les banquets, ou rappelant son fils à l'ordre au sujet du respect qu'il doit à sa mère. Sans faire profession d'enseigner la vertu, il ne manquait pas d'attirer l'attention de ceux qui l'écoutaient sur sa manière de vivre, afin qu'ils l'imitent pour être vertueux. En affirmant que Socrate ne néglige pas le corps et les autres activités sociales, Xénophon a tout de même négligé le fait très important qu'un bon citoyen ou un bon père n'abandonne pas les soins de sa famille pour s'occuper uniquement de l'éducation sociale.

La société étant constituée d'individus réunis, quel résultat peut-on espérer si, individuellement, chacun reste mal informé sur les devoirs de sa vie personnelle ? La communauté publique, la société politique, bref la cité a beau être la priorité de la conception socratique, il n'en demeure pas moins que ce sont d'abord et avant tout des individus qui la composent, et que, quelque part à l'intérieur de chacun d'eux, il y a toujours place pour une existence individuelle. Par conséquent, toute éducation morale et sociale doit commencer par l'entretien de la famille, surtout lorsqu'on en fonde une. Xanthippe, l'épouse de Socrate, l'héroïne non chantée, n'apparaît dans les écrits des disciples que comme mauvaise épouse, dotée d'un caractère acariâtre. N'est-il pas un peu injuste, de la part des témoins, de ne révéler de Xanthippe qu'une image défavorable ? Était-il possible que cette femme à qui revient la charge de la famille se comporte comme les autres épouses dont les maris disposent des biens nécessaires à la vie du foyer ? Selon les

témoignages de la vie du philosophe, ce dernier ne possède aucune richesse matérielle.

Or, la vie sociale terrestre n'est pas viable sans le pain quotidien ; ce qui veut dire que c'est la femme qui a l'obligation de nourrir la maisonnée pendant que lui discute, philosophe et admire les beaux jeunes hommes. Évidemment, son occupation est digne de louange, alors que celle de sa femme se réduit aux choses de bas niveau pour l'être humain ! (Xénakis, 1985). Ainsi, ce Socrate de Xénophon est l'honnête homme s'occupant des questions d'ordre moral qui constituent la base d'une vie humaine digne et, par suite, d'une vie sociale bien accomplie. Mais si le témoignage de l'historien grec est différent de celui du poète Aristophane, son auteur ne manque pas d'être classé parmi les penseurs à l'esprit limité, fort peu philosophique. S'il est, affirme Mossé (1987), un observateur scrupuleux, un écrivain clair et vivant, il n'est pas un grand penseur. Xénophon, selon Stone (1990), présente un Socrate banal qui se propose comme proxénète d'une célèbre courtisane athénienne.

Un Socrate dont la pensée et l'expression sont terre-à-terre, constate Challaye (1948). Un Socrate sans grand intérêt, piètre argumentateur, diseur d'aphorismes d'une grande banalité, s'occupant de petits problèmes personnels sans portée, se désole Callot (1970). Pour Delbos (1918), Xénophon a peu compris les paroles qu'il transcrit ; il diminue l'importance du sage, puisqu'un trop grand souci de le disculper pour le rendre inoffensif a entraîné la destruction de l'originalité du philosophe.

En regard de ce que nous disions plus haut au sujet de la nature humaine qui ressort de la vie personnelle du philosophe, il est clair que ni lui, ni les historiens de la philosophie ne veulent prendre en compte certains aspects de sa vie véritable. L'ardeur avec laquelle on camoufle et sous-estime des aspects de cette vie est la preuve que tout n'est pas limpide et inodore dans l'histoire de la philosophie. Et pourtant, avant de conclure sur ce qu'est la nature humaine chez Socrate, ne nous privons pas de ce qu'en dit le témoin le plus "crédible".

### 1.3 Le témoignage de Platon

Pour reconnaître la pensée de Socrate dans l'œuvre de Platon, les historiens de la philosophie s'en tiennent aux dialogues apologétiques, *Apologie de Socrate*, *Criton*, et, avec une certaine prudence, aux écrits qui l'idéalisent, puisque même le disciple le plus proche se sert du maître comme

d'un porte-parole. La nature humaine présentée par Socrate dans les dialogues apologétiques peut être perçue sous plusieurs aspects : moral, politique, religieux, social, etc. C'est une nature humaine construite et mise en exergue avec toutes les conditions et les aspirations de l'être humain, telles qu'elles sont vécues par Socrate. La caractéristique fondamentale de cette nature est la sagesse, qui se résume à la reconnaissance de son ignorance : savoir qu'on ne sait pas. L'être humain, selon ce Socrate, tend vers la sagesse lorsqu'il connaît ses limites, et qu'il ne prétend pas posséder une connaissance qu'il n'a pas ou dont il n'a qu'une illusion. Une vie humaine qui se veut pure doit dépasser les illusions du savoir. Pour cela, il est indispensable d'être et de paraître ce qu'on est réellement, sans se tromper soi-même en pensant tromper l'autre. Montrer et affirmer le contraire de ce qu'on est, c'est donc refuser ce qui est digne de la condition humaine, car l'être humain doit s'examiner sans cesse, fouiller par la réflexion sa vie et son rapport aux choses et à toute l'humanité. Ainsi, dit-il, « une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue » (Platon, *Apologie de Socrate*), la bonne et belle vie doit permettre à l'être humain de faire son devoir en écoutant la voix de la raison, qui est la meilleure (Platon, 1963). On pourrait déjà dire que le Socrate de Platon annonce, par ses propos, l'universalité de la raison chez les êtres humains. La distinction des sexes intervient-elle dans cette universalité ? Nous ne le saurons que par supposition. Lui-même ne cessait de consulter son propre génie, sa propre raison.

Sur le plan moral, l'être humain doit vivre et réagir en conformité avec lui-même et avec les lois humaines, et considérer dans toute action l'honneur, puisque « la vraie règle de la conduite [est que] tout homme qui a choisi un poste, parce qu'il le jugeait le plus honorable ou qui y a été placé par un chef, doit y rester, quel que soit le danger, et ne considérer ni la mort ni aucun autre péril, mais avant tout l'honneur » (Platon, 1950). Mais cette vie morale n'est pas réduite au seul individu, elle reste valable pour toute la société humaine, c'est-à-dire qu'elle est aussi civique et doit concilier les exigences individuelles, sociales, politiques et religieuses, bref, le respect de tout ce qui relève des institutions sociales. De ce fait, l'homme et la femme sont tous deux soumis à ces exigences. Ainsi, en réaction à la tentative de Criton de le faire évader de prison, Socrate s'interdit tout acte qui compromettrait sa loyauté dans son milieu, et enseigne qu'il faut se préoccuper davantage de l'opinion des gens sensés, plutôt que de celle du commun.

Car « le grand nombre est capable non seulement de faire du mal, mais le plus grand mal, quand il est prévenu par la calomnie » (Platon, *Phédon*, 1963). De même, il faut rechercher la justice et le bien, éviter l'injustice et le mal qui, de leur côté, n'apportent que des misères à l'être humain. Il ne faut pas non plus cesser de suivre la voie que le dieu indique (Platon, *Phédon*, 1963). La vie humaine, selon Socrate le philosophe, n'est donc pas exempte des exigences divines ; si elle suit quelquefois des méandres apparemment tristes, c'est par la volonté des dieux ou, dans des cas précis, selon le choix de la destinée de chacun. De même, si le suicide est interdit par les règles de la vie sociale, c'est parce que, d'un côté, il ne faut pas se faire violence à soi-même, et que, de l'autre, l'être humain est dans la vie comme à un poste d'où il n'a pas le droit de s'échapper ni de s'enfuir. En tant que propriété des dieux, il n'a pas non plus le droit de se donner la mort avant que la nécessité ne lui en soit imposée par eux. Mais s'il s'obstine à désobéir, il en subira les conséquences au séjour des morts, puisque la mort n'est pas une fin : « il y a quelque chose après la mort, quelque chose qui, d'après les vieilles croyances, est beaucoup meilleur pour les bons que pour les méchants » (Platon, 1963).

Pour savoir ce qu'il en est réellement de l'être humain après la mort, précise Socrate, il y a lieu de comprendre que cet être est formé d'un corps et d'une âme et que, eu égard à la nature humaine, le corps est l'espèce visible et l'âme l'espèce invisible. Or le corps change ; il est un obstacle ; il crée des difficultés à l'individu, parce qu'il le « remplit d'amours, de désirs, de craintes, de chimères de toute sorte, d'innombrables sottises, si bien que [...] il ôte vraiment et réellement toute possibilité de penser » (Platon, *Apologie de Socrate*). L'amour des corps étant du premier degré, il est une recherche de l'immortalité du corps par la procréation. Ceux qui s'en contentent s'appliquent donc au sensible comme les animaux, et n'ont ni la connaissance de l'amour, ni celle de la beauté en soi (Platon, *Le Banquet*).

L'âme, au contraire, est semblable à ce qui ne change pas ; elle se porte vers les choses pures, éternelles, immuables, et de son contact avec ces choses divines naît la pensée (Platon, *Phédon*). L'amour de l'âme est ce qu'il y a de plus pur pour toute vie qui se veut proche de la vérité. Une telle âme, qui se rapproche de la beauté en soi, qui fuit les plaisirs corporels et s'exerce à la vie intelligible, ne fait pas autre chose, dit Socrate, que philosopher et s'entraîner à mourir aisément (Platon, *Phédon*,

1963). Car la vie vaut la peine d'être vécue au moment où l'être humain contemple la beauté en soi ; et il serait heureux s'il pouvait voir le beau lui-même (Platon, 1948). Mais puisqu'il n'est donné qu'à celui qui est pur, philosophe et ami de la sagesse, d'entrer dans la race des dieux, l'âme qui ne se souille pas dans sa vie corporelle, et qui se tient à l'écart des plaisirs, reçoit une vie heureuse lorsqu'elle est libérée du corps : telle est l'âme du philosophe (Platon, *Phédon*, 1963). Il faut donc, conseille Socrate, vivre loin des plaisirs du corps périssable et suivre l'âme immuable et immortelle dans ses actions divines. Il faut aussi passer une vie pure, saine, et acquérir la vertu et la sagesse, car le prix est beau et l'espérance est grande (Platon, *Phédon*, 1963).

En somme, la nature humaine, selon Socrate, est une nature constituée de corps et d'âme avec une prédominance de cette dernière ; mieux, le corps est une prison temporaire, l'individu véritable est l'âme. La nature humaine est une nature unique, qui doit chercher à dépasser par la raison et l'interrogation permanente les illusions et les apparences de savoir qu'offre l'existence terrestre. Car une telle vie offre des avantages personnels à l'individu lui-même et à la société, mais surtout le bonheur que procure la connaissance des choses intelligibles. L'exemple de Socrate devant la mort justifie une nature organisée et respectueuse de cet ordre divin. Mais c'est là que réapparaît le paradoxe du respect de l'ordre divin et de l'ordre social. N'était-il pas dit qu'il fallait concilier les lois de la vie en société avec l'aspiration vers les choses divines ?

On peut constater à ce niveau que dans le but de montrer la primauté des choses divines par rapport aux choses corporelles, Socrate éloigne les gens du véritable respect de certains devoirs de la société, et ce par des réflexions dont la portée est influente. Or, avec de telles réflexions, il n'y a pas de doute que des membres de la société, précisément les femmes qui n'ont pas part à la recherche du Savoir, du Bien, etc., soient laissées au bas de l'échelle ou en dehors de l'éventuel bonheur après la mort. Dans cet ordre d'idées, le dépassement du seuil physiologique reste le seul moyen de tendre vers la connaissance du Bien et des choses divines. C'est, semble-t-il, pour cela que Socrate, porte-parole de Platon dans *La République*, permettra aux femmes d'exercer les mêmes fonctions que les hommes suivant leur vertu propre. Car au niveau social, dans les rapports entre les sexes, la nature s'affirme avec la vertu de chacun, puisque la connaissance de soi-même peut se faire par une certaine prise de

conscience qui dépasse le seuil du physiologique, surtout s'il y a eu une formation préalable.

## **2- Et la nature humaine fut découverte masculine : la crédibilité en question...**

En nous référant au sens du mot, la *crédibilité* est le caractère de quelque chose ou de quelqu'un qui est fiable. Un fait auquel l'aspect vraisemblable est accordé est crédible, soit par lui-même, soit par celui qui en fait le rapport. La crédibilité étant essentielle à tout système de certification volontaire, elle repose presque toujours sur la confiance entre les acteurs d'une ligne symétrique, tels les auditeurs et le conférencier, les acheteurs et les vendeurs, les donneurs d'ordre et les exécutants de cet ordre. Au sujet de la nature des assertions, la crédibilité concerne tant des affirmations et preuves quantitatives, que qualitatives, d'ordre juridique, social et politique, etc. Dans le domaine de la recherche, l'efficacité, la finalité et la pertinence d'une étude fondamentale, interprétative et appliquée passent par la rigueur et la crédibilité des sources et des résultats. L'aspect éthique et la nécessité d'une vulgarisation y sont de plus en plus perceptibles. Ainsi, les disciples, rapportant le vécu de leur maître de telle ou telle autre façon, constituent la mémoire du maître, mais surtout l'inscrivent à une place bien précise dans l'histoire. Or ce faisant, l'aspect vraisemblable des faits se mue en vérité dès lors que le rapporteur est qualifié comme étant plus ou moins sérieux dans la cité. De la sorte, il sélectionne les faits et les présente selon un but particulier, qui est le sien, et non absolument celui de Socrate. Ce qui met en exergue bien des contradictions sur le choix historique et la crédibilité accordée à tel ou tel témoignage sur un penseur. En effet, l'on peut relever, par endroits, des contradictions dans les thèses socratiques telles qu'elles sont rapportées par les témoignages : tantôt le rationalisme est ouvertement affirmé et confirmé par la méthode et les aphorismes moraux ; tantôt le recours à l'inspiration intérieure du démon et à l'oracle public de Delphes est pris en compte. L'examen critique en matière religieuse n'a pas empêché l'attachement aux dieux nationaux. La douce bonté maternelle s'accorde bien avec le caractère acariâtre le plus prononcé. L'affirmation de la compétence et de la justice, dans l'individu et en politique, semble rejetée par l'acceptation inconditionnée des lois écrites de la cité.

Néanmoins, loin de conduire à une remise en cause de la fiabilité des énoncés de Socrate, et donc de la crédibilité des textes écrits sur lui, ces

thèses paradoxales, selon Callot (Callot, 1970 : 168-169), ne sont qu'une apparence, et la pensée de Socrate n'est pas le fruit d'un déchirement intérieur. Il a semé des idées sur les liens de la morale et de la politique, de la morale et de la religion, par exemple, qui seront développées et agencées par ses disciples. Les témoignages, en dépit de leurs contradictions, apparentes ou non, concordent sur la conception de la nature humaine comme celle d'un être différent des animaux, qui possède la raison mais qui peut perdre la bonne voie s'il ne persévère pas dans la recherche du savoir véritable et s'il ne s'affranchit pas des choses périssables. Autre concordance : Socrate est le fondateur de la science morale qui permet à l'individu de distinguer ce qui lui revient personnellement de ce qui revient à la famille et à la cité, toutes choses qui concourent à la préservation de l'harmonie sociale. De cette morale vient aussi le sens d'une vie qui, bien remplie, offre beaucoup d'avantages à l'âme lorsqu'elle quitte le corps mortel. Toutes ces préoccupations morales, politiques, religieuses et sociales sont traitées par Platon dans son œuvre. C'est ainsi qu'il est d'ailleurs présenté comme le disciple qui a le plus systématisé la pensée du maître.

Cependant, il semble important de relever à ce niveau les risques de pertes de quelques aspects empreints de préjugés dans la valeur accordée à certaines préoccupations humaines, telles que la situation de la femme et les obligations familiales. Qu'en est-il de la femme, dès lors que les caractéristiques et les diverses voies qui conduisent à la construction de la nature humaine raisonnable et vertueuse sont en marge de ce qui lui est attribué comme univers ? La vie de la femme est réduite, selon le témoignage de Xénophon, à l'univers domestique. Or cet univers, opposé à celui dans lequel Socrate et les hommes discutent de la connaissance des choses intelligibles, se borne à l'entretien de la vie sensible. La vie dans l'univers de la femme est ainsi une vie à caractère sensible, empirique, elle ne permet pas à l'individu de tendre vers l'intelligible ni d'y accéder.

On peut en déduire que la femme est considérée seulement comme un être sensible. Son exclusion de la vie publique et politique réduit toutes ses possibilités de réaliser pleinement la nature humaine dont elle n'est pas un véritable représentant, ce que confirment toutes les assertions qui la présentent comme l'exemple des obstacles qui bloquent les "hautes" activités de la raison, de la réflexion et de l'enseignement pur. Par ailleurs, lorsqu'on adopte une démarche critique sur le "juste" en s'inscrivant dans une perspective féministe, il apparaît que l'enseignement et la vie de Socrate ne sont pas aussi exempts de critique que ne le suggèrent les

historiens de la philosophie. En effet, si l'on tient compte du fait que la meilleure vie morale est celle de la contemplation du Bien, de l'accès à celui-ci par la quête du Savoir et de la connaissance de soi-même dans le respect des choses de la cité, la vie de Socrate n'est pas particulièrement exemplaire. Elle montre l'impossibilité de concilier les devoirs émanant du respect des lois de la cité avec ceux d'une vie rationnée. Mais cette non-conciliation n'est pas souvent évoquée comme obstacle à l'éloge du philosophe. Et, sur ce point, le contenu de l'humanisme qui ressort de la conception socratique est loin d'être totalement ce qu'on pourrait en attendre. Ainsi, vu le contexte culturel dans lequel il est produit, cet humanisme est conçu en fonction des rapports que les membres de la société nouent entre eux. Or, nous savons que la distinction entre sphère publique et sphère domestique ou privée avait systématiquement séparé les deux sexes : les hommes libres pour le public, les femmes pour le privé, le problème de la liberté ne se posant presque pas à leur sujet. De même, c'est dans le public que se nouent les relations "humaines", et que sont discutées les questions intellectuelles, rationnelles, civiques, morales et politiques. Par ce fait, seuls les hommes ont la possibilité d'user de leur raison afin de tendre vers la perfection exigée par la meilleure vie morale et pratique.

Les femmes, étant exclues du domaine public et reléguées au domaine domestique, ne prennent pas part à cette quête de la meilleure vie morale. Peut-être dira-t-on que la meilleure vie à laquelle les femmes peuvent aspirer, c'est celle qui est relative à leur domaine d'action, le privé. Mais encore faut-il dire si celui-ci compte en son sein des dispositifs permettant de parvenir à une certaine perfection, et si les femmes sont intrinsèquement en mesure de les utiliser comme les hommes le font dans le domaine public. Or rien n'est plus douteux. La séparation du public et du privé n'accorde de dispositifs de ce genre qu'au domaine public, celui dont l'entrée n'est ouverte qu'aux hommes libres. Sont-elles donc "non libres"? C'est dire que l'humanisme revigoré par Socrate, l'humanisme que proclament unanimement les historiens de la philosophie, est loin d'être à la portée de tous et de toutes, quand bien même on accepterait la thèse que les femmes, les enfants et les esclaves y figurent du seul fait de la présence du chef de *l'oïkos*. De ce point de vue, la nature humaine que propose un tel humanisme est pour le moins équivoque si, par prudence, on ne veut pas encore la nommer masculine.

En somme, la vie de Socrate lui-même, les témoignages de ses disciples, ainsi que ses divers commentateurs, montrent que la femme ne

figure nullement dans les étapes positives de la réalisation de la nature humaine (Djossou, 2007). Même en prenant en compte la thèse que « la nature s'affirme et se réalise avec la vertu de chacun », il n'y a presque pas de références au fait que les membres du domaine domestique possèdent des vertus qui peuvent être analysées au même titre que celles du domaine public. Il ne peut sans doute pas en être autrement, parce qu'il est bien précisé que le stade des sens et du corps doit être dépassé, si l'on veut tendre vers le Bien suprême. En d'autres termes, dans la conception de Socrate, la sphère de la femme, la sphère domestique ou privée, n'est pas celle qui favorise la vie rationnelle, quand bien même celle-ci serait conforme aux ordonnances sociales et civiques. Par ailleurs, nous n'avons relevé nulle part dans cette construction théorique une louange à l'égard de Xanthippe, l'épouse de Socrate qui, pourtant, sait parfaitement concilier le connaître et le faire en matière de leçons sur les responsabilités familiales, sociales et civiques.

Pour elle, le bon citoyen, le bon individu social ou le bon mari et père de famille, n'est certainement pas l'homme qui fuit son poste, l'homme qui enseigne et conseille les autres sans respecter ses devoirs familiaux, l'homme qui s'évertue à retirer la paille des yeux des beaux jeunes gens sans d'abord retirer la poutre des siens.

C'est pourquoi, lorsque cette belle nature "humaine", "raisonnable" et "vertueuse" discute sur la place publique avec de beaux garçons, ou assiste aux banquets pendant que l'épouse s'occupe *seule* des soins de la famille, il n'y a certainement pas de meilleure justice que de la traiter d'acariâtre<sup>28</sup> ! Les sources socratiques du concept de nature humaine ont ainsi accouché du sexisme et de la misogynie ! On le voit : le sexisme concret se présente sous la forme de propos et d'attitudes qui discriminent les femmes et sous-estiment tout ce qui relève du sexe féminin, mais qui, à l'opposé, valorisent tout ce qui relève du sexe masculin. Quant à la misogynie, c'est la haine ou le mépris des femmes. Ainsi, sur la question de l'importance de la sexuation des êtres humains, la justice dans l'*oïkos*, le domaine privé ou domestique, les responsabilités familiales, etc., les disciples-témoins-héritiers ont fait le choix de retenir pour l'histoire ce qui leur semblait important ; en d'autres termes, ce qu'ils veulent. Et l'histoire

---

<sup>28</sup> La plupart des commentateurs de textes sur la vie de Socrate rapportent que l'épouse de Socrate est une femme acariâtre...

des thèmes transmis par leurs écrits et suivant la crédibilité qui leur a été accordée donne important, voire plus noble, la valeur de chacun (Djossou, 2007).

### **Conclusion**

Somme toute, l'unanimité des historiens de la philosophie (Delbos, 1918 ; Challaye, 1948 ; Lachièze-Rey, 1951 ; Meunier, 1965 ; Callot 1970 ; Béhier 1981 ; Stone 1990), sur le choix et la crédibilité des textes de Platon par rapport ceux d'autres disciples et contemporains de Socrate, fait cacher bien des coins sombres de la vie de ce penseur. Les débats actuels sur les textes des penseurs et/ou philosophes de l'antiquité grecque pour infirmer ou confirmer une thèse indiquent comment les textes qui font foi ont été plébiscités, parce qu'ils sont marqués par le sceau de l'écriture, mais surtout du volume de l'écriture, même si l'on hésite à l'affirmer d'emblée. Si cela n'induit pas une certaine hiérarchie entre les civilisations de l'écriture et de l'oralité, il n'en demeure pas moins vrai que l'écriture s'est faite le soutien d'une certaine moindre valeur accordée à l'oralité. Néanmoins, les textes font foi, parce qu'ils sont marqués, non point seulement, par le sceau de l'écriture, mais surtout par la consistance théorique qu'ils présentent. C'est pourquoi sur la problématique de la sexuation des êtres humains dans les théories sociales et politiques, l'on est en droit de confirmer, indépendamment de toute considération subjective, combien l'écriture et la publication des analyses faites avec des outils fiables et une logique scientifique dépourvue de passions, peuvent contribuer à lui accorder du crédit. Ainsi, on peut observer comment l'histoire, par le choix de l'auteur d'un écrit, unit la crédibilité des faits et celle de l'auteur.

### **Références bibliographiques**

ANNA S, J., *An Introduction to Plato's Republic*, 1981, Oxford : Clarendon Press.

ANTONY, L. and WITT, C. (eds), *A Mind of one's Own. Feminist Essays on Reason & Objectivity*, 1993, Boulder, San Francisco, Oxford : Westview Press.

ARISTOPHANE, *Les nuées*, in *Théâtre complet*, Tome 1, 1966, Paris : Garnier Flammarion.

BRÉHIER, Émile, *Histoire de la philosophie*. 3 tomes. 19981, Paris : PUF.

- CALLOT, E., *La doctrine de Socrate*, 1970, Paris : Marcel Rivière et Cie.
- CHALLAYE, *Petite Histoire des Grandes Philosophies*, 19948, Paris: P.U.F.
- DELBOS, V., *Figures et Doctrines de Philosophes*, 1998, Paris: Plon.
- DJOSSOU, A., « Dites-nous..., sur quelles préoccupations humaines ou sociales la philosophie est-elle condamnée à l'inanité ? », in *Annales de la FLASH*, Numéro 21, Volume 1, Décembre 2015, pp. 475-288.
- DJOSSOU, A., « La différence des sexes a-t-elle un fondement rationnel ? », in *La rationalité : une ou plurielle ?* 2007, Dakar : CODESRIA, pp 85-98.
- JERPHAGNON, L., *Histoire des grandes philosophies*, 1980, Toulouse : Privat.
- KOYRÉ, Alexandre, *Introduction à la lecture de Platon*. 1962, Paris : Gallimard.
- LACHIÈZE-REY, P., *Les idées Morales, Sociales et Politiques de Platon*, 1951, Paris : Vrin
- MEUNIER, M., *La légende de Socrate*, 1965, Paris : Albin Michel. MOSSE, C., *Le procès de Socrate*, 1987, Bruxelles : Complexe. PIAT, C., *Socrate*, 1912, Paris : Félix Alcan.
- PLATON, *La République*, in *Œuvres Complètes*, Trad. Bacou, 1963, Paris : Garnier Frères.
- PLATON, *Apologie de Socrate*, in *Œuvres Complètes*, Trad. Chambry, 1963, Paris : Garnier Frères.
- PLATON, *Phédon*, in *Œuvres Complètes*, Trad. Chambry, 1963, Paris : Garnier Frères.
- PLATON, *Criton* in *Œuvres Complètes*, Trad. Chambry, 1959, Paris : Garnier Frères
- PLATON, *Le Banquet*, in *Œuvres Complètes*, Trad. Robin et Moreau, 1950, Paris : Gallimard.
- SISSAO, A. J. et al., *Oralité et écriture : la littérature écrite face aux défis de la parole traditionnelle*, 2009, Paris : L'Harmattan.
- STONE, I. F., *Le Procès Socrate*, 1990, Paris : Odile Jacob.
- XENAKIS, F., *Zut. on a encore oublié Madame Freud...*, 1985, Paris : J. C. Lattès.
- XENOPHON, *Economiques*, 1949, Paris : Société d'Édition Les belles Lettres, XENOPHON (1949), *Les Mémorables*, IV, 2, 21.
- ZOHRA LALAOUI, Fatima (2004) « Écriture de l'oralité et contre- discours féminin », in *Loin de Médine* d'Assia Djebar, *Semen*, revue, 18, mis en ligne le 23 janvier 2007, consulté le 12 janvier 2015.URL : <http://semen.revues.org/2289>.